



Il se releva. — Page 191, col. 2,

Et il se mit à rire, en tendant, à l'officier qui le servait, son assiette pleine de débris pour en prendre une blanche.

Un murmure de stupeur et de colère passa comme un frisson dans cette foule de gentils-hommes qui, sur un signe du roi, eussent répandu tout leur sang.

La reine se détourna et frappa du pied.

Le prince de Lambescq vint à elle.

— Voyez-vous, madame, dit-il, Sa Majesté pense sans doute comme moi que mieux vaut attendre. C'est de la prudence, et quoique ce ne soit pas la mienne, malheureusement la prudence est une vertu nécessaire par le temps où nous vivons.

— Oui, monsieur, oui, c'est une vertu fort nécessaire, dit la reine en se mordant les lèvres jusqu'au sang.

Et triste jusqu'à la mort, elle alla s'adosser à la cheminée, l'œil perdu dans la nuit, l'âme noyée dans le désespoir.

Cette double disposition du roi et de la reine frappa tout le monde. La reine retenait ses larmes à grand-peine. Le roi continuait de souper avec cet appétit proverbial de la famille des Bourbons.

Aussi, peu à peu le vide se fit dans la salle. Les groupes se fondirent comme, aux rayons du soleil, fond la neige dans les jardins, la neige sous laquelle alors paraît de place en place la terre noire et désolée.

La reine en voyant s'évanouir le groupe belliqueux sur lequel elle avait si fort compté, la reine crut voir se dissiper toute sa puissance, ainsi que jadis avaient fondu sous le souffle du Seigneur ces vastes armées d'Assyriens ou d'Amalécites, qu'une nuit ou qu'une mer engloutissaient à jamais dans leurs abîmes.

Elle fut réveillée de cette espèce de torpeur par la douce voix de la comtesse Jules, qui s'approchait d'elle avec madame Diane de Polignac, sa belle-sœur.

Au son de cette voix, l'avenir proscrit, le doux avenir, reparut, avec ses fleurs et ses palmes,

dans le cœur de cette femme orgueilleuse : une amie sincère et véritablement dévouée valait plus que dix royaumes.

— Oh! toi, toi, murmura-t-elle en serrant la comtesse Jules dans ses bras; il me reste donc une amie.

Et les larmes, longtemps retenues dans ses yeux, s'échappèrent de ses paupières, roulèrent le long de ses joues, et inondèrent sa poitrine; mais au lieu d'être amères, ces larmes étaient douces; au lieu de l'oppresser, elles dégonflaient son sein.

Il se fit un instant de silence pendant lequel la reine continuait de tenir la comtesse entre ses bras.

Ce fut la duchesse qui, tout en tenant sa belle-sœur par la main, rompit le silence.

— Madame, dit-elle d'une voix si timide qu'elle était presque honteuse, je ne crois pas que Votre Majesté blâme le projet que je vais lui soumettre.

— Quel projet? demanda la reine attentive, parlez, duchesse, parlez.

Et tout en s'appêtant à écouter la duchesse Diane, la reine s'appuya sur l'épaule de sa favorite, la comtesse.

— Madame, continua la duchesse, l'opinion que je vais émettre vient d'une personne dont l'autorité ne sera point suspecte à Votre Majesté, elle vient de Son Altesse Royale Madame Adélaïde, tante du roi.

— Que de préambules, chère duchesse, dit gaiement la reine; voyons, au fait!

— Madame, les circonstances sont tristes. On a beaucoup exagéré la faveur dont jouit notre famille auprès de Votre Majesté. La calomnie souille l'auguste amitié que vous daignez nous accorder en échange de notre respectueux dévouement.

— Eh bien! duchesse, dit la reine avec un commencement d'étonnement, est-ce que vous ne trouvez point que j'aie été assez brave? Est-ce que contre l'opinion, contre la cour, contre le peuple, contre le roi lui-même, est-ce que je n'ai point soutenu vaillamment mes amitiés?

— Oh! madame, au contraire, et Votre Majesté

a si noblement soutenu ses amis qu'elle a opposé sa poitrine à tous les coups, en sorte qu'aujourd'hui que le péril est grand, terrible même, les amis si noblement défendus par Votre Majesté seraient des lâches et de mauvais serviteurs, s'ils ne rendaient pas la pareille à la reine.

— Ah! c'est bien, c'est beau! fit Marie-Antoinette avec enthousiasme en embrassant la comtesse, qu'elle tenait toujours serrée contre sa poitrine, et en serrant la main de madame de Polignac.

Mais toutes deux pâlirent au lieu de relever fièrement la tête sous cette caresse de leur souveraine.

Madame Jules de Polignac fit un mouvement pour se dégager des bras de la reine, mais celle-ci la retint malgré elle sur son cœur.

— Mais, balbutia madame Diane de Polignac, Votre Majesté ne comprend peut-être pas bien ce que nous avons l'honneur de lui annoncer pour détourner les coups qui menacent son trône, sa personne, peut-être à cause de l'amitié dont elle nous honore. Il est un moyen douloureux, un sacrifice amer à nos cœurs, mais nous le devons subir, il nous est commandé par la nécessité.

A ces mots, ce fut au tour de la reine à pâlir, car elle ne sentait plus l'amitié vaillante et fidèle, mais la peur sous cet exorde et sous le voile de cette réserve timide.

— Voyons, dit-elle, parlez. Parlez, duchesse, quel est ce sacrifice?

— Oh! le sacrifice est tout entier pour nous, madame, répondit celle-ci. Nous sommes, Dieu sait pourquoi, exécrées en France; en dégageant votre trône, nous lui rendrons tout l'éclat, toute la chaleur de l'amour du peuple, amour éteint ou intercepté par notre présence.

— Vous éloigner? s'écria la reine avec explosion; qui a dit cela? qui a demandé cela?

— Pas moi, dit la comtesse Jules; moi, au contraire, je demande à rester.

Mais ces paroles étaient prononcées d'un ton qui voulait dire : Ordonnez-moi de partir, madame, et je partirai.